

BUCAREST – LE PETIT PARIS

DAN BERINDEI

de l'Académie Roumaine

Bucarest se trouve à 2495 km de Paris¹. Comment est-on arrivé à la dénomination de Petit Paris et celle-ci se justifie-t-elle ? Il paraît toutefois que des explications peuvent être trouvées. C'est que j'essaie par ma communication.

Bucarest avait une existence d'environ quatre siècles en tant que ville avant de recevoir ce surnom². Il s'était développé en dépit de sa situation géographique, qui le mettait en danger du côté du Danube dont le sépare une soixantaine de kilomètres et que les forêts et les marécages ne le protégeaient que relativement et s'était imposé en tant que principale résidence princière et ensuite, à partir de 1659, en tant que capitale de la Valachie. D'ailleurs, cela avait eu lieu selon le désir des Turcs vu sa proximité du grand fleuve et donc la possibilité du contrôle.

Si son rôle militaire était à ce moment-là réduit, il se développa autour la cour princière et les résidences des boyards en réunissant une population de plus en plus nombreuse de citoyens, surtout des artisans et des commerçants et devint un intermédiaire important pour les liens commerciaux entre l'Orient et l'Europe. Un diplomate suédois, de passage par Bucarest, remarquait en 1632 le grand nombre des habitants de la ville qui donnait l'impression que «tous les Valaques s'y étaient rassemblés là-bas»³. Toujours lui remarquait encore que «toutes les rues et les places de la ville étaient pleines de marchandises chères que les négociants italiens, grecs, arméniens et turcs avaient exposées afin de les vendre»⁴.

Pendant la période phanariote ces fonctions de la ville s'accrochèrent. En tout cas, vers la fin de cette période, les voyageurs étrangers fournissent des chiffres concernant sa population de 60 000 à 100 000 habitants, tandis que Buda et Pest ensemble comptaient, en 1787, 50 829 habitants et Braşov, la plus grande ville transylvaine à ce moment, 17 792 habitants⁵.

¹ Frédéric Damé, *Bucarest en 1906*, Bucarest, 1908, p. 123.

² Voir Dan Berindei, *Oraşul Bucureşti, reşedinţă şi capitală a Ţării Româneşti* (La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie), Bucarest, 1963.

³ «Arhiva pentru filologie şi istorie», I (1967), no 1, p. 13.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Gusztáv Thirring, *Magyarország népssége II. József Korában* (La population de la Hongrie pendant le règne de Joseph II), Budapest, 1938, apud le compte rendu de David Prodan in „Anuarul Institutului de Istorie Naţională”, Cluj, X (1945), p. 409.

Dès la période du Règlement organique et du gouvernement du général Paul Kisseleff, Bucarest vécut un processus de modernisation, accéléré du point de vue urbanistique par le grand incendie de 1847, tout en gardant certains traits dominants. N'ayant pas des murs d'enceinte, l'étendue de Bucarest était très grande, ce qui permettait aussi des activités agricoles à une partie de ses habitants et d'un autre côté expliquait que l'une des caractéristiques de la ville était le grand nombre de jardins et l'étendue de l'espace vert. Un autre trait était le grand nombre des églises et des monastères. La vue d'ensemble de la ville contemplée de loin donnait, dans les années vingt du XIX^e siècle, selon le consul prussien Kreuchely, l'impression «d'une forêt souriante» mais si on s'approchait cette impression positive disparaissait, vu l'état des rues, ainsi que le contraste entre la pauvreté et l'opulence⁶.

Cependant, le processus de modernisation avait commencé à produire ses effets. A cela s'était ajouté la nouvelle fonction de capitale de Roumanie que Bucarest avait reçu dès 1859 et surtout dès 1862 quand avait eu lieu l'unification politique et administrative des deux principautés et le rythme de développement du pays, tant pendant le règne du prince Cuza et ensuite au cours du long règne du prince et à partir de 1881 du roi Carol. Le statut d'indépendance obtenu et confirmé par les grandes puissances, ainsi que la longue période de paix favorisèrent alors une véritable transformation de Bucarest et c'est ainsi qu'on arrivera au Petit Paris !

Toutefois, le problème doit être envisagé dans ses dimensions réelles. Dans son ensemble, Bucarest contribuait vers la fin du XIX^e siècle à produire l'impression évoquait jadis par Kreuchely, mais pour ce qui est du Petit Paris il s'agit surtout du centre de la ville et en premier lieu du Podul Mogoșoaiei, devenu après l'indépendance Calea Victoriei. Frédéric Damé, le Français qui s'est établi à Bucarest où il a vécu pendant des décennies et où il est mort, signale cet état de choses en 1908. «Bucarest, écrivait-il, offre un immense contraste entre son centre à l'européenne et ses faubourgs aux allures encore primitives»⁷.

Après Constantinople, Bucarest représentait du point de vue démographique, mais aussi économique et culturel la plus importante ville de la zone ayant appartenu ou qui s'était trouvée sous la suzeraineté ottomane. Son étendue était celle d'une grande capitale, tenant compte cependant aussi du caractère de son développement, de l'étendue de l'espace vert et aussi des terrains vagues. En 1906 il s'agissait de 5500 ha, par rapport à Vienne 5700 ha et Paris 4850 ha⁸. Quant à la population, évidemment les chiffres sont bien inférieures par rapport aux autres capitales des pays du centre et de l'occident de l'Europe; Bucarest comptait, en 1878, 177 646 habitants, mais en 1903 il était arrivé à 289 184, pour atteindre, en

⁶ Apud Constantin Moisil, *Bucureștii vechi. Schiță istorică și urbanistică*, Bucarest, 1932, p. 35–37.

⁷ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 353.

⁸ *Ibidem*, p. 125.

1914, 362 452 habitants, tandis qu'en 1906 Paris comptait 2 714 999 et Vienne 1 660 000 habitants⁹. Toujours alors, Leipzig avait 422 000 habitants sur une étendue de 2900 ha et Milan 484 000 sur 2800 ha¹⁰. Cependant, Damé avait bien raison quand il écrivait à ce propos: «Cette étendue, hors de proportion avec le chiffre de la population, a été une des causes principales qui ont empêché la transformation rapide de Bucarest en une ville moderne»¹¹.

A part le développement du commerce, l'industrie fit aussi des progrès, entre autres la fonderie de Lemaître, surtout après l'adoption de la loi visant la protection de l'industrie de 1887. En 1902, un bilan significatif des entreprises industrielles roumaines montre que des 367 entreprises situées dans l'ancienne Valachie, la moitié (178) se trouvaient à Bucarest¹². Toute une série de banques furent constituées, stimulées par la création en 1880 de la Banque Nationale de Roumanie. On peut mentionner du plus importantes: Banque Agricole, Banque Générale Roumaine, Banque d'Escompte, Banque de Crédit, Banque Marmorosch Blank, Banque Roumaine, et en 1914 la Banque Franco-Roumaine¹³.

Les mutations qui ont eu lieu à Bucarest furent toutefois extraordinaires, tenant compte des moyens et du laps de temps. Si on faisait une comparaison avec notre époque, ces 21 ans à partir de 1989, où on travaille avec tant de machines, elle serait à l'avantage des décennies de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Damé s'exprime aussi à ce sujet, lors de son bilan de 1908, en écrivant : «On s'étonne qu'avec les maigres ressources de son budget, la mairie est arrivé à faire les embellissements qui ont été réalisés depuis quarante ans»¹⁴.

En ce qui concerne les dotations édilitaires, le bilan est plus que positif. On avait construit un réseau d'alimentation en eau, des bassins d'accumulation, une usine et les grandes pompes de Grozăvești. Au début du XX^e siècle, on assurait 170 litres par habitant, chiffre supérieur à ceux de Lyon ou Toulouse, mais inférieur à celui de Paris¹⁵. La rectification du cours de la Dâmbovița, réalisée entre 1880 et 1883, l'entrepreneur des travaux étant le Français A. Boisquerin¹⁶, mit fin aux inondations périodiques d'une partie de la ville. On avait aussi procédé progressivement à la systématisation des rues, à leur alignement et surtout à l'ouverture des boulevards Carol, Ferdinand et Pake, l'axe est-ouest, en procédant

⁹ *Ibidem*, p. 125; Constantin C. Giurescu, *Istoria Bucureștilor din cele mai vechi timpuri până în zilele noastre* (Histoire de Bucarest depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours), Bucarest, 1986, p. 170.

¹⁰ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 125.

¹¹ *Ibidem*, p. 124.

¹² Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 291.

¹³ *Ibidem*, p. 168–170.

¹⁴ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 127.

¹⁵ *Ibidem*, p. 238.

¹⁶ Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 157.

ensuite à la construction des boulevards de l'axe nord-sud, ce qui a conduit aussi, hélas, à la démolition de la tour Colțea¹⁷.

Une autre réalisation importante avait été la rapide dotation du centre en premier lieu du pavage en pierres roulées et pierres cubiques, qui furent assurées par la carrière de Turcoaia à partir de 1885¹⁸. Le bilan de 1906 est édifiant : 15 boulevards, 29 rues principales, 60 chaussées et 615 rues secondaires, pavés d'une manière ou d'une autre. En tout, 4 534 180 m.c. par rapport à 1 553 220 non pavés¹⁹, donc seulement un quart de la totalité ! On doit encore ajouter qu'un tiers des rues, dont évidemment le centre, étaient aussi soumises à l'arrosage, certaines même deux fois par jour²⁰.

Pour ce qui fut de l'allumage public on constate un progrès rapide. Si en 1855 la ville bénéficiait de 777 lampes publiques, le bilan qu'on pouvait dresser en 1906 était significatif : 3969 becs à gaz, 3113 lampes à pétrole, 1018 lampes à l'huile minéral, ainsi que 151 lampes électriques et 66 arcs incadescents²¹. Bucarest avait été, d'ailleurs, l'une des premières villes européennes qui employa le pétrole en tant que moyen d'éclairage²². Le transport public fut marqué en 1890 par l'introduction du tramway, d'abord le tramway à cheval et ensuite, progressivement, le tramway électrique. Le bilan de 1906 (après 15 années d'existence): 75 km de lignes, 138 wagons, plus de 1000 chevaux, ainsi que 8 huit wagons électriques²³.

Le progrès se reflétait surtout dans les constructions. Les édifices sont construits au centre de la ville et en premier lieu sur la Calea Victoriei. Le Palais royal fut reconstruit par l'architecte français Paul Gottereau; les travaux prirent fin en 1883. Une année auparavant avait été réalisé le bâtiment du «Moniteur officiel» (aujourd'hui le siège central des Archives nationales), auprès du jardin de Cișmigiu. En 1886 fut édifié l'Athénée Roumain. Le Palais des Postes (aujourd'hui le Musée d'Histoire) en 1900 et la Caisse des Dépôts en 1901, tous les deux situés sur la Calea Victoriei, auxquels allait s'ajouter au début du XX^e siècle le Cercle Militaire – dont le deux derniers furent édifiés en étant démolies deux anciens monastères – s'y ajoutèrent. On ne doit pas oublier les deux gares, celles de Filaret et la Gare du Nord, entrées en fonction en 1869 et 1870²⁴, ainsi que les Halles; la Halle centrale, réalisée par l'entrepreneur français Godillot en 1872, celle de la place Amzei et la Halle Traian de 1896 qui assuraient l'approvisionnement de la population²⁵; un abattoir avait aussi été construit par l'ingénieur français Alfred Nerthon²⁶. Le Palais

¹⁷ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 115.

¹⁸ *Ibidem*, p. 250, 252.

¹⁹ *Ibidem*, p. 253.

²⁰ *Ibidem*, p. 256.

²¹ Dan Berindei, *op.cit.*, p. 256; Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 298.

²² *Ibidem*, p. 294.

²³ *Ibidem*, p. 309.

²⁴ *Ibidem*, p. 114.

²⁵ *Ibidem*, p. 273–274.

²⁶ *Ibidem*, p. 265.

de Justice, réalisé au-delà de la Dâmbovița et qui, vu ses dimensions, selon André Bellesort, pouvait contenir les plaidants et les avocats des cinq parties du monde²⁷, mais aussi l'édifice du Ministère de l'Agriculture et des Domaines, construit par l'architecte Louis Blanc au début du XX^e siècle, ainsi que la Faculté de Médecine construite en 1903 et le Musée de Science Naturelle et l'Institut de Géologie en 1906 doivent être aussi mentionnées.

Aux édifices s'ajoutaient des maisons imposantes des gens aisés, certains des véritables palais. Le Palais Cantacuzène (aujourd'hui le Musée G. Enescu), le palais du prince Grégoire Sturdza, malheureusement démoli après un demi-siècle, dans la Piața Victoriei, la maison Monteoru, celle du colonel Macca, celle d'Alexandre Florescu, ainsi que celle de l'industriel Assan (aujourd'hui la Maison des Hommes de science), ainsi que les «délicieuses villas», mentionnées par Damé près de la Chaussée²⁸, nous offrent l'image d'un ensemble de constructions qui ont conduit, entre autres, à la dénomination de Petit Paris.

Evidemment qu'on doit y ajouter aussi les hôtels, certains datant de la même période, le meilleur exemple étant l'hôtel Boulevard, mais on doit encore ajouter l'hôtel Hugues, situé à la place de l'actuel Continental, toujours sur la Calea Victoriei, où a habité le prince Napoléon en 1867, lors de sa visite bucarestoise ou l'hôtel de France, construit en 1882 toujours sur la Calea Victoriei ou aussi l'hôtel Athénée Palace, pour lequel on a utilisé le béton armé et dont l'architecte fut Théophile Bradeau²⁹. Par ailleurs, même les hôtels qui ne portaient pas une dénomination évoquant la France, avaient en général des dénominations en français (Hôtel de Pesth, Hôtel des Princes, Hôtel de Vienne, Hôtel de l'Europe, Hôtel de Londres, Bellevue³⁰). Enfin il est nécessaire de mentionner la construction, réalisée d'une manière opérative en 1905–1906, du Parc Carol sur l'ancien Champ de la Liberté de 1848, où on a inclu aussi un marécage assaini³¹.

A cet grand et efficace effort constructif qui a évidemment transformé surtout l'aspect du centre de la ville, s'ajoutait le mode de vie de ce Bucarest de la Belle Epoque. Cet aspect rapprochait Bucarest de Paris. On y trouvait des restaurants, certains ayant un niveau parisien et même parfois du personnel venu de Paris, un grand nombre de cafés, certains de haut niveau comme Fialkowski, Capsa ou Boulevard et évidemment des confiseurs. Capsa pouvait mettre à la disposition de ses clients 36 espèces de confitures. On doit ajouter que les prix de produits même de luxe étaient accessibles et sont attractifs jusqu'à nos jours : 32 fr. le kilo d'œufs d'esturgeon (caviar), des dindons 14–16 fr. la paire, le grand esturgeon 2 fr. le kilo, cent écrevisses 3–8 fr et même des huîtres d'Ostende 3 fr. la douzaine et des

²⁷ *Ibidem*, p. 170.

²⁸ *Ibidem*, p. 375.

²⁹ George Costescu, *Bucureștii Vechiului Regat* (Bucarest de l'ancien Royaume), Bucarest, 1944, p. 77; Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 165–166.

³⁰ Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 314.

³¹ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 110.

homards ou des langoustes à 10 fr. la pièce³². D'ailleurs en 1881 s'était déroulé à Bucarest à trois reprises un original duel gastronomique entre Constantin Izvoranu et le ministre plénipotentiaire d'Espagne, Don Aladro, qui avait eu lieu au restaurant Hugues. Parmi les mets : huîtres d'Ostende, caviar frais, homard frais sauce remoulade, faisans de Bohême truffés, salade à la revanche, charlotte Pompadour !³³ A juste raison, Victor Bilciurescu en évoquant la ville de son enfance écrivait: «opulence et bon marché comme dans les contes de fées»³⁴. Evidemment que pas tout le monde pouvait se permettre de tels menus, mais en tout cas chacun se débrouillait d'une façon ou d'une autre. Enfin, on ne doit pas oublier qu'à partir de 1875 on voyageait en 21 heures jusqu'à Vienne et en 52 heures jusqu'à Paris³⁵.

L'essor de la ville, devenue capitale d'un pays plus grand et où habitaient les bénéficiaires des richesses qui ont assuré à la Roumanie ce considérable bond en avant, en premier lieu les grains et ensuite le pétrole, fut puissant. Bucarest était prospère. On construit et pas seulement les grands possédants, mais aussi les citadins moyens. «...toutes ces rues sont aujourd'hui bordées de maisons neuves, en général de petits hôtels particuliers», écrivait Damé après avoir donné une liste de rues du centre, en mentionnant qu'«on n'y voit pas de ces vieilles maisonnettes»³⁶. Les étrangers sont frappés par le grand nombre de constructions et surtout par leur nouveauté. D'ailleurs, quand on regarde les photos de l'époque on est impressionné même par les édifices qui existent encore, mais qui de nos jours ont été marqués par le temps. Dans ces années-là, ils donnaient l'impression du frais et du nouveau et en plus ils bénéficiaient d'un espace plus large et d'un cadre de verdure plus prononcé. Le niveau de hauteur des maisons de la ville se modifia aussi: entre 1885 et 1906 furent construites 15 000 maisons, dont 2000 à deux étages, mais aussi 400 à trois étages et 65 à quatre étages³⁷.

L'activité industrielle et artisanale et surtout commerciale était intense. «Chaque jour, remarque Damé, on voit une nouvelle maison de commerce s'installer, une ancienne s'agrandir»³⁸. On est aussi surpris par le nombre et la diversité des professions de ces Bucarestois d'il y a un siècle: 986 avocats, 345 médecins, 350 ingénieurs et 116 architectes, mais aussi 35 banquiers et 205 journalistes. On constate des professeurs et des instituteurs, des libraires, des relieurs et des bouquinistes, ainsi que des photographes. Un grand nombre, des centaines, de tailleurs et de cordonniers, des hôteliers, des restaurateurs, des

³² *Ibidem*, p. 287–291.

³³ Constantin Bacalbaşa, *Bucureştii de altă dată* (Bucarest d'antan), Bucarest, 1927, vol. I, p. 275–276.

³⁴ Victor Bilciurescu, *Bucureşti şi bucureşteni de ieri şi de azi* (Bucarest et Bucarestois d'hier et d'aujourd'hui), Bucarest, 1945, p. 13.

³⁵ Frédéric Damé, *op.cit.*, p. 510.

³⁶ *Ibidem*, p. 354.

³⁷ *Ibidem*, p. 133.

³⁸ *Ibidem*, p. 354.

cabaretiers et des confiseurs. Il existe aussi des commissionnaires – 246 ! Les bijoutiers, les orfèvres, les argenteurs, évidemment les horlogers, mais aussi 15 ébénistes n'y manquent pas. Les marchands de parapluies et les fabricants de bonnets de fourrure sont aussi présents³⁹. Mais au-delà de cette énumération de professions et de chiffres on devine la vie d'une grande ville européenne alignée à son époque !

La modernisation de la Roumanie s'est accomplie pendant le XIX^e sous l'influence dominante de la France et la langue française a été en bonne mesure son véhicule. Les «bonjouristes», formés sous le plan spirituel en France et en premier lieu à Paris, mais aussi les Français venus en Roumanie, une partie s'y établissant, ont contribué à cela. Le modèle français a mis son empreinte sur le processus qui s'est déroulé en Moldavie et en Valachie et ensuite en Roumanie. D'un côté, il correspondait au mental roumain et d'un autre c'était évident qu'on avait préféré ce modèle d'une puissance lointaine à ceux des puissances voisines et dangereuses dans le devenir des Roumains. D'ailleurs, la France se manifestait à l'époque en tant que protecteur des desiderata des Roumains qui n'étaient pas opposés à ses propres intérêts. C'était ainsi qu'était né aussi le Petit Paris !

Il existait une «uliță franțuzească» qui aboutissait dans la Calea Victoriei⁴⁰; on allait lui donner le nom du prince et ensuite du roi Carol. La rue Doamnei s'appelait Paris⁴¹. La majorité des monuments édifiés furent réalisés par des sculpteurs français (le monument du prince Michel le Brave, le monument de Jean Brătianu ou celui d'Eugen Stătescu dans le Palais de Justice). Les architectes français – Galleron, Gottreau – et aussi des horticulteurs – Lacroix, Faraudo – y étaient présents⁴². Depuis la période du Règlement organique furent publiés des journaux en langue française, la majorité par des Français, parmi lesquels se détachent Ulysse de Marsillac et Frédéric Damé. Les libéraux publièrent même un journal officieux, l'«Indépendance Roumaine». Les chroniques mondaines de Mihai Văcărescu (Claymoor), rédigées en français firent fureur dans la grande société bucarestoise pendant un quart de siècle⁴³.

Les bals réjouissaient la ville et ses différentes catégories de citoyens. Les plus importants étaient ceux du Palais royal et les plus chic ceux qui avaient lieu dans le Palais Suțu où chez la famille Oteteleşeanu ou chez Philippe Lenș (Linche). Les costumes français pour les bals costumés étaient très appréciés, ceux de personnages comme Jean de Nivelles, Louis XI, le capitaine Fracasse etc⁴⁴. Les jardins d'été, où avaient lieu aussi des spectacles, attiraient en masse les bucarestois et étaient des lieux de réjouissance. Dans les jardins publics, fréquentés

³⁹ *Ibidem*, p. 159–161.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 103.

⁴¹ Constantin Bacalbașa, *op.cit.*, vol. I, p. 56.

⁴² George Costescu, *op.cit.*, p. 159.

⁴³ Constantin Bacalbașa, *op.cit.*, ediția a II-a, vol. III, p. 60–61.

⁴⁴ *Ibidem*, vol. I, p. 255.

également par le public, jouaient aussi des orchestres ou des fanfares, en exécutant avec priorité des pièces en vogue à Paris.

Au Théâtre National on jouait des pièces de Racine, Corneille, Molière, mais aussi Victor Hugo (Ruy Blas) et Victorien Sardou⁴⁵. Les artistes français venaient souvent en tournées à Bucarest se réjouissant d'une réception particulière; ce fut aussi le cas de Sarah Bernardt, de Mounet Sully, de Bary⁴⁶, mais furent aussi présentes des artistes du Moulin Ruge ou d'Olympia⁴⁷. Lors d'un tel spectacle, l'événement provoquait les dames bucarestoises. «Tout Bucarest élégant – écrivait en 1904, Bacalbasă lors d'une tournée de Sarah Bernardt – est debout. Les dames de l'élite, font toutes les sacrifices pour qu'elles y participent le plus élégamment possible et plus richement avec leurs bijoux ou celles...empruntées». «Il s'agit, continuait-il, d'une véritable frénésie. La francomanie pathologique d'une partie des femmes de Roumanie pousse ces femmes à des dépenses ruineuses et ridicules»⁴⁸. Dans les théâtres et dans les jardins d'été, où se déroulait une intense vie de nuit, on jouait des pièces boulevardières parisiennes, des comédies et des opérettes françaises.

On constate aussi un intérêt accentué quant aux aspects culturels français. En 1912, le poète Jean Richepin visite Bucarest, où il donne des conférences à l'Athénée et il se rend à l'Académie Roumaine, «où une grande partie de l'élite bucarestoise remplie jusque à la dernière place de la salle de séance». Dans son discours, Richepin confessa qu'il s'était senti pendant sa visite en Roumanie «comme chez lui» «dans cette Roumanie...où on parle tant et si bien la langue française»⁴⁹. D'ailleurs, la même année, en novembre, le grand duc Nicolas fit une visite à Bucarest, où il s'acheta des livres français, «Roustan, mamelouk de Napoléon» et «Le drame de Varenne» de Gustave Lenôtre⁵⁰.

Un autre phénomène bucarestois de l'époque c'est que la haute société s'impliquait dans les activités même de bienfaisance en soutenant des spectacles, où jouaient es membres, en français. En 1887, lors d'une soirée chez Madame Zoe Slătineanu, «tout était français, écrivait Bacalbașa, rien de roumain, pas une chanson, un monologue, une poésie, une danse ou un mets». Le menu, rédigé en français, était aussi significatif; entre autres, pâtés de foie gras de Strasbourg, filet de bœuf Chateaubriand, ni le homard ne manquait pas⁵¹. «C'était un temps, notait toujours Bacalbașa en 1889, quand toute une société ne mettait pas les pieds dans les théâtres roumains, mais adorait le théâtre français»⁵². Quand, en 1892, Sarah

⁴⁵ George Costescu, *op.cit.*, p. 249–250; *ibidem*, vol. IV, p. 95.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 255; Constantin Bacalbașa, *op.cit.*, ediția II-a, vol. III, p. 142.

⁴⁷ George Costescu, *op.cit.*, p. 387.

⁴⁸ Constantin Bacalbașa, *op.cit.*, ediția II-a, vol. III, p. 86.

⁴⁹ *Ibidem*, vol. IV, p. 49.

⁵⁰ *Ibidem*, vol. IV, p. 95.

⁵¹ *Ibidem*, vol. II, p. 48–49.

⁵² *Ibidem*, p. 110.

Bernhardt joua sur la scène du Théâtre National de Bucarest, tout la haute société fut présente, et Bacalbaşa soutient que certaines dames «ont hypothéqué les maisons afin de pouvoir s'acheter des diamants, des toilettes et payer leur loge»; il ajoutait encore qu'«il a eu des dames qui préféraient n'avoir rien à manger pendant un mois que ne pas être présentes à la représentation de Sarah Bernhardt». «C'est une folie originale des femmes roumaines appartenant à une certaine société, commentait-il encore, pour lesquelles Paris et les Français sont le début et la fin de la sagesse et du bonheur»⁵³. Même les demi-mondaines si elles arrivaient de France remportaient un succès général, comme ce fut le cas en 1896 avec Irma de Montigny, vedette du bal de la société de bienfaisance «Obolul»⁵⁴.

Cette situation allait provoquer en 1906 la réaction des étudiants, stimulée en bonne mesure par N. Iorga, qui se transforma dans un mouvement de rue. «L'amour pour la langue française, commentait Bacalbaşa, était pour la haute société une véritable maladie; à ne pas bien parler le roumain représentait dans ce milieu une chose chic, mais à ne pas parler le français c'était une grande honte»⁵⁵. D'une manière significative, le grand savant Bogdan P. Hasdeu envoya un télégramme, considérant que ce qui s'était passé avait représenté une réaction à la française et que «les Français auraient fait la même chose»⁵⁶. D'ailleurs, ce ne fut qu'un incident transitoire ! En 1907, le menu – rédigé en français et abondant – du banquet du premier Congrès international du pétrole qui eut lieu avec la participation de représentants de 20 pays à l'Athénée Palace, en offre la preuve. Ce banquet se déroula dans le nouveau Parc Carol et le menu rédigé en français confirme que rien n'avait été changé à la suite de la démonstration des étudiants !

Dans maints hôtels portant des dénominations françaises on y trouvait des journaux étrangers, mais en premier lieu, les journaux français⁵⁷. Il existait aussi des restaurants français, par exemple le restaurant Thierry dans le jardin de Cişmigiu⁵⁸. Les hôtels Bulevard et Capşa utilisaient des cuisiniers français et en 1882 l'hôtel Hugues engagea Trompette, ancien cuisinier de Gambetta⁵⁹, tandis que le restaurant Frascatti utilisait Gilet, ancien cuisinier chef du Palais⁶⁰. «On y entre sans souci, disait-on à Bucarest, on en sort sans ses sous»⁶¹. La maison Capşa envoyait son personnel pour des stages de quelques mois à Paris. Lors de l'Exposition de Paris de 1889, par échange de bonnes procédés, fut organisé un restaurant roumain où on vendait des mititei («saucisses à la roumaine») ⁶².

⁵³ *Ibidem*, p. 149–150.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 200.

⁵⁵ *Ibidem*, vol. III, p. 117.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 130.

⁵⁷ Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 314.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 329.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ Victor Bilciurescu, *op.cit.*, p. 66.

⁶¹ Constantin Bacalbaşa, *op.cit.*, vol. I, p. 284.

⁶² *Ibidem*, p. 330.

Les magasins étaient calqués sur ceux parisiens et massés surtout sur la Calea Victoriei ou à sa proximité. Leurs propriétaires étaient en général des Français ou des Allemands. Selon Bacalbaşa, «les plus grands magasins vendant des articles de mode étaient roumains ou français. Il mentionne aussi en premier lieu les magasins» Aux villes de France» et «Ville de Lyon»⁶³. Furent ouverts aussi des magasins généraux (Louvre, Universel, Magasin général, etc)⁶⁴, où on trouvait une marchandise variée et de qualité et qui étaient toujours très agglomérés⁶⁵. Auprès du Palais royal, fonctionnait le grand magasin «Aux quatre saisons».

Bucarest – constatait André Bellesort – avait un aspect «joyeux» et il avait raison ! Mais ce qui contribua à ce transfert de vie parisienne furent surtout les femmes, les premières intéressées de cette marchandise «parisienne» et qui étaient les clientes fidèles des magasins ouverts surtout sur la Calea Victoriei aussi par des Français ou des Françaises, comme c'était le cas par exemple d'un magasin situé auprès du Palais, où trois Françaises renommées pour leur beauté vendaient des gants⁶⁶. Les ateliers comme «La ville de Paris» de Madame Paul, ensuite Madame Martin, situé sur la Calea Victoriei, offraient aux dames des confections parisiennes. Maints voyageurs s'expriment d'une manière admirative concernant l'adaptation réussie des dames roumaines à la mode parisienne.

Dans son ensemble, Bucarest, comme le remarquait Ed. Marbeau en 1879, avait pour un Français «une physionomie spéciale»⁶⁷. Le soir surtout la ville s'animait et dans les jardins d'été on pouvait entendre la musique des opérettes qui remportaient du succès à Paris⁶⁸. D'ailleurs, la sympathie pour la France et les manifestations s'intensifièrent au début du XX^e siècle et cela se concrétisa en octobre 1909 à l'occasion de la démonstration de vol faite par Blériot à Bucarest à laquelle allaient participer 100 000 personnes et quand eurent lieu des «ovations en délir»⁶⁹. La grande guerre allait mettre fin d'une certaine façon à l'existence de ce Petit Paris de la Belle Epoque !

⁶³ *Ibidem*, vol. I, p. 70.

⁶⁴ Constantin C. Giurescu, *op.cit.*, p. 167.

⁶⁵ Victor Bilciurescu, *op.cit.*, p. 205–206.

⁶⁶ George Costescu, *op.cit.*, p. 96.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 112.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 113.

⁶⁹ Constantin Bacalbaşa, *op.cit.*, vol. III, p. 239.